

Chapitre 1

— Bon, eh bien, voilà, fit Joël, appuyé contre le chambranle de la porte d'entrée.

Ses yeux se posaient çà et là, comme s'il tentait de mémoriser le moindre détail de cet appartement new-yorkais. Nous l'avions acheté et rénové ensemble cinq ans plus tôt... en d'autres temps, plus heureux. Un petit bijou, ce duplex : l'arche dans l'entrée, la cheminée ancienne – une pièce que nous avons dénichée chez un antiquaire dans le Connecticut –, sans compter l'opulence des murs du salon. Nous nous étions vraiment cassés la tête avant d'opter pour ce rouge marocain, une teinte à la fois mélancolique et détonante, un peu comme notre mariage. Une fois au mur, il l'avait trouvée trop orange. Pour moi, elle était parfaite.

Quand nos regards se croisèrent, je baissai vivement les yeux sur le rouleau de scotch brun que je tenais à la main. D'un geste automatique, j'arrachai le morceau qui restait pour finir d'emballer le dernier carton des affaires qu'il était venu chercher ce matin-là.

— Attends un peu, fis-je au souvenir de la reliure bleue d'un livre que je venais d'apercevoir dans le carton

désormais fermé. Tu m'as pris mon *Years of Grace* ? m'enquis-je en levant vers lui un regard accusateur.

J'avais lu ce roman pendant notre lune de miel à Tahiti voilà six ans. Ce n'était toutefois pas la raison pour laquelle je tenais à cet ouvrage mal en point. Je ne sais pas du tout comment ce titre, qui avait valu le prix Pulitzer à Margaret Ayer Barnes en 1931, avait atterri dans la pile poussiéreuse de livres mis à la disposition de la clientèle de l'hôtel. Quoi qu'il en soit, en ouvrant ce volume aux pages fragiles, j'avais senti mon cœur se serrer, comme si quelque chose me liait à lui sans que je puisse l'expliquer. Le texte, une émouvante histoire d'amour, de perte et d'acceptation, confrontant la passion au poids du devoir, avait à tout jamais changé ma vision de l'écriture. C'était peut-être même la raison pour laquelle j'avais cessé d'écrire. Joël ne l'avait jamais lu, lui, ce dont je me réjouissais. C'était un récit trop personnel pour être partagé. C'était pour ainsi dire le journal intime que j'aurais pu écrire.

Sous le regard observateur de Joël, je décollai le ruban adhésif, j'ouvrai le carton, puis fouillai pour retrouver le vieux roman. En remettant la main dessus, je laissai échapper un soupir.

— Pardon, dit-il d'un ton gêné. Je ne pensais pas que tu...

Il n'avait pas idée de grand-chose me concernant. Je serrai le livre contre moi, puis hochai la tête avant de re-scotcher le carton.

— Là, je crois que c'est bon, fis-je en me redressant.

Il m'adressa un regard timide, que j'acceptai cette fois de croiser. Pour quelques heures encore, jusqu'à ce que je signe les papiers du divorce dans l'après-midi, en tout cas, il restait mon mari. Néanmoins, il m'était difficile de regarder dans les yeux cet homme qui me quit-

tait pour quelqu'un d'autre. *Comment en étions-nous arrivés là ?*

La fin tragique de notre histoire me revint à l'esprit, telle la scène d'un film se jouant pour la énième fois depuis notre séparation. C'était un lundi matin pluvieux de novembre. Je préparais des œufs brouillés, largement arrosés de sauce Tabasco comme il les aimait, quand il avait commencé à me parler de Stéphanie. À me dire comme elle le faisait rire. Comme elle le comprenait. Comme ils s'entendaient bien.

Aussitôt je m'étais figuré deux briques de Lego s'emboîtant à la perfection, et j'en avais eu des frissons dans le dos. C'est drôle, quand j'y repense, je sens même l'odeur des œufs brûlés et du Tabasco. Si j'avais su que la fin de mon mariage garderait cette odeur, j'aurais plutôt fait des crêpes.

Je regardai encore une fois Joël. Il avait le regard plein de tristesse et de doute. Il me sembla que si je me jetais maintenant à son cou, il me prendrait dans ses bras avec tout l'amour d'un mari désolé et qu'il ne serait plus question pour lui ni de me quitter ni de mettre fin à notre mariage. Mais non, me dis-je. Le mal était fait. Les dés étaient jetés.

— Au revoir, Joël.

Si je m'étais écoutée, j'aurais prolongé l'instant, mais la raison l'emporta. Il fallait qu'il parte.

— Emily, je... hésita-t-il, l'air peiné.

Que voulait-il ? Le pardon ? Une deuxième chance ? Je l'ignore. Je l'interrompis d'un geste de la main.

— Au revoir, répétai-je en me faisant violence.

La mine grave, il hocha la tête, puis se tourna vers la porte. Les yeux fermés, je l'écoutai la refermer doucement derrière lui. Quand je l'entendis tourner la clé, mon cœur se serra. *Il se souciait encore...* De ma sécu-

rité, en tout cas. Je secouai la tête en prenant note de penser à changer la serrure, puis entendis le bruit de ses pas s'estomper jusqu'à ce qu'ils se fondent dans les bruits de la rue.

Un peu plus tard, la sonnerie de mon téléphone retentit. En me levant pour répondre, je me rendis compte que j'étais restée assise par terre, plongée dans *Years of Grace*, depuis le départ de Joël. S'était-il écoulé une minute ? Une heure ?

— Où es-tu ?

C'était Annabelle, ma meilleure amie.

— Tu m'avais promis de ne pas rester seule pour signer les papiers du divorce.

Déboussolée, je regardai l'horloge.

— Excuse-moi, Annie, fis-je en farfouillant dans mon sac, où se trouvait la redoutable enveloppe, à la recherche de mes clés. Cela faisait trois quarts d'heure qu'elle devait m'attendre au restaurant où j'étais censée la retrouver. J'arrive.

— Bon, dit-elle. Je commande un verre pour toi, alors.

Le Calumet, où nous déjeunions régulièrement ensemble, se trouvait à quatre rues de chez moi. À mon arrivée, dix minutes plus tard, Annabelle me prit dans ses bras.

— Tu as faim ? demanda-t-elle lorsque nous fûmes assises.

Je soupirai.

— Non.

Annabelle fronça les sourcils.

— Tiens, prends des forces, m'enjoignit-elle en me passant la panière à pain. Un peu de féculents ne te fera pas de mal. Bon, fais voir ces papiers, qu'on s'en débarrasse.

Je sortis l'enveloppe de mon sac et la posai sur la table, sans oser la lâcher des yeux, comme s'il s'agissait de dynamite.

— Tu as bien conscience que tout cela est ta faute, déclara Annabelle avec un petit sourire.

Je lui lançai un regard noir.

— Comment ça, ma faute ?

— Tu n'aurais pas dû épouser un Joël, poursuivit-elle sur le même ton réprobateur. Les Joël, on ne les épouse pas. On sort avec, on les laisse payer l'addition et faire de jolis petits cadeaux, mais jamais on ne se marie avec.

Annabelle préparait un doctorat en ethnologie. Depuis deux ans, elle étudiait les statistiques concernant le mariage et le divorce sous un angle atypique. D'après ses conclusions, il était possible de prédire avec exactitude le taux de réussite d'un mariage en fonction du prénom du futur époux.

Avec un Eli, on pouvait tableer sur douze virgule trois ans de bonheur conjugal. Un Brad ? Six virgule quatre. Les Steve vous lâchaient au bout de quatre ans seulement. Et pour sa part, Annabelle déconseillait fortement les Preston.

— Ah oui, tiens, redonne-moi les chiffres pour les Joël.

— Sept virgule deux ans, annonça-t-elle d'un ton détaché.

J'acquiesçai de la tête. Nous étions mariés depuis six ans et deux semaines.

— C'est un Trent qu'il te faut, reprit-elle.

Je fis la grimace.

— Je déteste ce prénom.

— Bon, un Edward ou un Bill, alors... Non, un Bruce, rectifia-t-elle. Voilà des prénoms pour un mariage durable.

— Dans ce cas, c'est à l'hospice qu'il va falloir m'emmener à la chasse au mari, fis-je, sarcastique.

Annabelle était grande, mince et belle – une vraie Julia Roberts : de longs cheveux bruns bouclés, un teint de porcelaine et un regard noir intense.

À trente-trois ans, elle n'était pas encore mariée. À cause du jazz, affirmait-elle. Elle n'arrivait pas à trouver un homme qui aime Miles Davis et Herbie Hancock autant qu'elle.

Elle fit signe au serveur.

— La même chose, s'il vous plaît.

Il débarrassa mon verre d'apéritif vide, laissant une marque humide sur l'enveloppe.

— Allez, courage maintenant, lança-t-elle doucement.

La main légèrement tremblante, j'ouvris l'enveloppe pour en retirer une liasse de documents de près d'un centimètre d'épaisseur. Sur trois pages, l'assistante de mon avocat avait placé des Post-it rose vif aux endroits où je devais signer.

Je fouillai dans mon sac à la recherche d'un stylo, puis, la gorge nouée, apposai ma signature sur la première page, la suivante, et encore la suivante. « Emily Wilson », avec un « y » allongé et un « n » affirmé. C'était ma signature depuis mon entrée au collège. Quand j'eus griffonné la date, le 28 février 2005, le jour de notre mariage fut définitivement enterré.

— C'est bien, commenta Annabelle en poussant vers moi le second martini apporté par le serveur. Alors, tu vas écrire un livre sur Joël ?

Comme j'écrivais, Annabelle, à l'instar de tout mon entourage, pensait que raconter de manière à peine voilée mon histoire avec Joël dans un roman serait pour moi la meilleure des revanches.

— Tu n’aurais qu’à changer un peu son nom, reprit-elle. Tu pourrais l’appeler Joe, et tu le ferais passer pour le dernier des connards.

Elle avala une bouchée et faillit s’étrangler de rire.

— Non, « un connard d’éjaculateur précoce », précisa-t-elle.

Le hic, c’est que même si j’avais voulu me venger en écrivant un roman sur Joël, ce qui n’était pas le cas, le livre aurait été un désastre. Tout ce que je parvenais à coucher sur le papier, quand cela m’arrivait encore, souffrait d’un terrible manque d’imagination.

Je le savais parce que cela faisait huit ans que je me heurtais à la page blanche chaque matin au réveil quand je m’installais à mon bureau. Parfois, il m’arrivait de tourner une jolie phrase, voire d’accoucher de plusieurs bonnes pages, mais ensuite plus rien ne venait. La paralysie totale.

Ma thérapeute, Bonnie, parlait de blocage clinique (autrement dit incurable) de l’écrivain. Ma muse était tombée malade et le pronostic n’était pas bon du tout.

Huit ans auparavant, j’avais publié un best-seller. Huit ans auparavant, j’étais au sommet de la gloire. J’étais filiforme – on ne peut pas dire que j’étais devenue grosse (enfin, j’avais peut-être un peu pris des cuisses) – et je figurais sur la liste des meilleures ventes du *New York Times*. Et s’il avait existé un palmarès des gens ayant la vie belle, j’en aurais fait partie aussi.

Après la publication de mon livre, *Calling Ali Larson*, mon agent m’avait encouragée à écrire une suite. Les lecteurs en redemandaient, affirmait-elle. D’ailleurs, mon éditeur offrait déjà de doubler mon avance pour un second livre.

Pourtant, j’avais beau essayer, je n’avais plus rien à écrire, rien de plus à dire. Alors mon agent avait fini

par cesser de m'appeler. Les éditeurs de s'étonner et les lecteurs de s'intéresser à moi. Il ne restait plus pour témoigner de mon ancienne vie que les droits d'auteur qui me parvenaient de temps à autre, de même que les courriers ponctuels d'un lecteur un peu dérangé nommé Lester McCain ; il se croyait amoureux d'Ali, le personnage principal de mon roman.

Je me rappelai alors la bouffée d'adrénaline que j'avais ressentie quand Joël s'était avancé vers moi lors de la fête organisée pour la sortie de mon livre au Madison Park Hotel. Il assistait à un cocktail dans une salle voisine quand il m'avait aperçue par la porte.

Je portais une tenue de Betsey Johnson, un must en 1997 : une robe bustier noire que j'avais payée une fortune, mais qui en valait la peine. D'ailleurs, elle était toujours dans mon placard.

Soudain, il me prit toutefois l'envie de rentrer y mettre le feu sur-le-champ.

— Vous êtes superbe, avait-il déclaré, avec une certaine audace, avant même de se présenter.

L'effet de ces mots me revint à l'esprit. Sans doute était-ce sa phrase d'approche habituelle. N'empêche, j'étais aux anges. Du Joël tout craché.

Quelques mois auparavant, le magazine *GQ* avait fait tout un dossier sur les célibataires les plus convoités d'Amérique – non, pas celui consacré tous les deux ans à George Clooney et consorts, mais celui dans lequel figuraient un surfeur de San Diego, un dentiste de Pennsylvanie, un prof de Detroit, et, oui, un avocat new-yorkais : Joël. Il faisait partie des dix premiers sur la liste. Et moi je l'avais harponné.

Mais laissé échapper.

Annabelle agitait les mains devant moi.

— Allô ! Emily, fit-elle.

— Pardon, répondis-je en frissonnant. Non, je n'écrirai pas sur Joël. Avec un hochement de tête, je remis les papiers dans l'enveloppe, que je rangeai dans mon sac. Si je réécris un jour, ce sera différent de tout ce que j'ai jamais essayé d'écrire.

Annabelle me lança un regard interloqué.

— Et la suite de ton livre ? Tu ne comptes pas t'y remettre ?

— Non, plus maintenant, fis-je en m'appliquant à plier et replier une serviette en papier.

— Pourquoi

Je soupirai.

— C'est terminé. Je ne vais pas me forcer à pondre trois cents pages médiocres, même pour une commande. Même si ça veut dire des milliers de lecteurs sur les plages aux prochaines vacances. Non, si j'écris de nouveau quelque chose – si ça arrive un jour –, ce sera différent.

Je crus qu'Annabelle allait se lever pour applaudir.

— Tu vois, tu avances, affirma-t-elle en souriant.

— Pas du tout, contestai-je.

— Mais si, persista-t-elle. Reprenons, tu veux bien. Elle croisa les doigts. Tu parles d'écrire quelque chose de différent mais en fait, ce que tu veux dire, c'est que ton dernier livre ne venait pas du cœur.

— Ça, c'est toi qui le dis, fis-je avec un haussement d'épaules.

Annabelle préleva l'une des olives de son dry martini et l'enfourna dans sa bouche.

— Pourquoi tu n'écris pas quelque chose qui te tienne vraiment à cœur ? demanda-t-elle un instant plus tard. Je ne sais pas, moi, à propos d'un endroit, ou de quelqu'un, qui t'inspire.

Je hochai la tête.

— C'est bien ce que tout écrivain s'emploie à faire, non ?

— Oui, dit-elle en chassant le serveur d'un regard, l'air de dire : « tout va bien, on ne veut rien et surtout pas l'addition », avant de reposer ses yeux noirs sur moi. Mais toi, tu as vraiment essayé ? C'est vrai, ton livre était super – si, je t'assure, Emily – mais est-ce que c'était vraiment toi ?

Elle n'avait pas tort. C'était une belle histoire. Un best-seller, quand même. Alors pourquoi n'en tirais-je aucune fierté ? Pourquoi ne me sentais-je aucunement en lien avec ce livre ?

— Ça fait longtemps que je te connais, reprit Annabelle, et je sais que cette histoire n'avait rien à voir avec ta vie, ton vécu.

Certes. Mais que pouvais-je tirer de ma vie ? Je repensai à mes parents et à mes grands-parents, puis secouai la tête.

— C'est bien le problème, fis-je. Les autres écrivains ont des tas de choses à creuser – une mauvaise mère, des maltraitances, une enfance hasardeuse. Ma vie n'a rien d'extraordinaire. Ni décès ni traumatisme. Pas même la mort d'un animal domestique. Le chat de ma mère, Oscar, a vingt-deux ans. Pas de quoi en faire un livre, crois-moi ; ce n'est pourtant pas faute d'y avoir réfléchi.

— À mon avis, tu y vas un peu fort, dit-elle. Il y a forcément quelque chose. Une pointe de piquant.

Cette fois, je laissai vagabonder mon esprit, et c'est ainsi que je pensai à Bee, ma grand-tante maternelle, qui vivait à Bainbridge Island, dans l'État de Washington. Elle me manquait autant que son île. Combien d'années s'étaient écoulées depuis ma dernière visite ? À quatre-vingt-cinq ans, Bee, qui ne faisait pas du tout son âge, n'avait pas d'enfants, alors ma sœur et moi étions ses

petites-filles par défaut. Elle nous envoyait des cartes d'anniversaire à l'intérieur desquelles elle glissait des billets de cinquante dollars tout neufs, de chouettes cadeaux de Noël et des friandises pour la Saint-Valentin. Et quand nous quittions Portland, dans l'Oregon, pour lui rendre visite l'été, elle nous glissait du chocolat sous l'oreiller avant que notre mère ne puisse protester : « Non, elles viennent juste de se laver les dents ! »

Bee était quelqu'un de très original. Elle avait quelque chose d'un peu déroutant. Tantôt elle parlait trop, tantôt pas assez. Elle pouvait se montrer à la fois accueillante et irascible, généreuse et égoïste. Et puis elle avait des secrets, ce qui me plaisait beaucoup.

Ma mère disait toujours que quand on a vécu seule la majeure partie de sa vie, on ne se rend plus compte de ses travers. Je n'étais pas sûre d'être d'accord, d'autant que je redoutais moi-même de rester célibataire toute ma vie. Mais je veillais au grain.

Bee. Je l'imaginai très bien à la table de la cuisine, à Bainbridge Island. Depuis que je la connaissais, elle mangeait toujours la même chose au petit-déjeuner : du pain de mie au levain grillé, tartiné de beurre et de miel crémeux. Elle coupait les toasts en quatre petits carrés qu'elle posait sur une serviette en papier pliée en deux. Sur chaque morceau, elle étalait une couche de beurre amolli, aussi épaisse qu'un glaçage pâtissier, puis une bonne cuillerée de miel.

Enfant, je l'avais vue procéder ainsi des centaines de fois ; désormais, quand j'étais malade, je me soignais d'ailleurs avec des toasts de pain de mie au levain tartinés de beurre et de miel.

Bee n'était pas belle. Plus grande que la plupart des hommes, elle avait le visage un peu trop large, les épaules trop carrées, les dents trop grandes. Pourtant,

sur les photos en noir et blanc de sa jeunesse, on lui trouvait quelque chose : l'éclat des femmes de vingt ans.

J'adorais l'une de ces photos d'elle, à cet âge justement ; elle était accrochée, dans un cadre couvert de coquillages, tout en haut du mur du couloir chez mes parents – pas vraiment à une place de choix puisqu'il fallait grimper sur un tabouret pour pouvoir la regarder vraiment. Cette vieille photo aux bords dentelés représentait une Bee que je n'avais pas connue.

Assise avec un groupe d'amis sur une couverture à la plage, elle paraissait insouciante et souriait avec séduction. Une autre femme, penchée vers elle, lui murmurait à l'oreille. Un secret. Bee serrait dans sa main son collier de perles et adressait à l'objectif un regard que je ne lui avais jamais vu adresser à oncle Bill. Je me demandais qui tenait l'appareil ce jour-là.

— Qu'est-ce qu'elle lui dit ? avais-je demandé un jour à ma mère.

Maman n'avait pas levé les yeux du linge avec lequel elle se débattait dans le couloir.

— Qui dit quoi ?

J'avais montré du doigt la femme à côté de Bee.

— La jolie dame qui murmure à l'oreille de tante Bee.

Maman s'était aussitôt levée pour me rejoindre. Elle avait attrapé le cadre et en avait épousseté le verre du revers de la manche.

— On ne le saura jamais, avait-elle déclaré en regardant la photo, un regret palpable dans la voix.

L'oncle de ma mère, Bill, était un héros de la Seconde Guerre mondiale, fort bel homme. Tout le monde disait qu'il avait épousé Bee pour son argent, mais c'était une théorie à laquelle je n'adhérais pas. Durant ces étés de mon enfance, j'avais vu la manière dont il l'embrassait,

dont il la prenait par la taille. Il l'aimait, cela ne faisait aucun doute.

Malgré tout, je savais au ton de ma mère qu'elle désapprouvait leur mariage. À ses yeux, Bill aurait pu trouver mieux. Bee était trop anticonformiste, elle manquait trop de féminité, elle était trop impétueuse, trop tout.

Pourtant, chaque été nous allions chez Bee. Nous avions continué même après la mort d'oncle Bill, quand j'avais neuf ans. Le ciel y était haut, sillonné par les mouettes, les jardins étendus, on y sentait l'odeur du détroit car les fenêtres de la vaste cuisine donnaient sur les eaux grises du Puget Sound, dont on entendait les vagues battre le rivage. Ma sœur et moi adorions aller là-bas et je sais que ma mère aussi, malgré son sentiment à l'égard de Bee. Cet endroit avait un effet apaisant sur nous toutes.

Annabelle me lança un regard complice.

— Tu tiens une histoire, c'est ça ?

Je soupirai.

— Peut-être, fis-je sans m'engager.

— Pourquoi tu ne pars pas un peu ? suggéra-t-elle.

Tu as besoin de prendre l'air, de te rafraîchir les idées.

Je fronçai le nez à cette idée.

— Et j'irais où ?

— Quelque part loin d'ici.

Elle avait raison. Dès qu'on a des ennuis, la Grande Pomme n'est plus votre amie. Tant qu'on voit la vie en rose, New York est une ville qui porte, mais au moindre coup de blues, elle vous écrase.

— Tu m'accompagnerais ?

Je nous imaginai toutes les deux sur une plage des tropiques, sirotant des cocktails dans des verres ornés de petites ombrelles.